

Le bonnet bleu des patriotes

Francis Back

Numéro 61, printemps 2000

« Nos cousins des États » : les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8576ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Back, F. (2000). Le bonnet bleu des patriotes. *Cap-aux-Diamants*, (61), 62–62.

Le bonnet bleu des patriotes

Sous le Régime français, la tuque de laine rouge s'est imposée comme la coiffure usuelle des habitants. En 1811, un certain Jeremy Cockloft écrira même qu'il suffit d'approvisionner nos fermiers en lait, tabac, bois de chauffage et en bonnets rouges pour leur «enlever toute envie de travailler». Mais des «bonnets bleus» feront bientôt leur apparition dans le paysage québécois.

L'émergence des bonnets bleus

L'un des premiers témoignages nous rapportant des habitants coiffés de bonnets bleus, plutôt que de tuques rouges, date de la guerre de 1812-1814. En 1813, un officier anglais croise des miliciens de la région de Montréal et note qu'ils sont vêtus de capots et pantalons en étoffe du pays et coiffés de bonnets bleus. Cette apparition du bleu sera confirmée dans les années 1820 par quelques voyageurs, qui relèvent au passage que la tuque rouge est parfois détrônée par le bonnet bleu. En 1831, Thomas Hamilton constate une répartition géographique dans ces choix de couleurs. Selon Hamilton, les habitants de la région «de Montréal et de Québec se distinguent par la couleur de leurs bonnets. Les premiers portent le bonnet bleu; et les derniers, le bonnet rouge». Pourquoi?

Une connotation politique

La concentration de bonnets bleus dans la région de Montréal, où les troubles de 1837-1838 culmineront, est-elle le fruit du hasard? Dans son acte de donation, signé en 1823, Amable Hébert exige spécifiquement une «tuque bleu tous les ans» dans la liste des vêtements qu'on devra lui fournir. Or, Amable Hébert est de la paroisse de Saint-Charles-sur-Richelieu, un village militant qui deviendra la scène d'un sanglant affrontement en 1837.

Cette correspondance entre le port du bonnet bleu et les revendications des francophones trouve une mention explicite dans les pages du journal *La Minerve*, en 1827 : un homme s'y plaint d'avoir perdu sa commission de capitaine de milice pour avoir été jugé trop proche de la «clique» des «Bonnets bleus». Lors des événements de 1837-1838, le rapprochement entre le port du bonnet bleu et le mouvement insurrectionnel se précise : les patriotes regroupés à Saint-Eustache, en 1837, sont décrits comme étant coiffés d'un «bonnet bleu». Des chefs patriotes comme Jean-Philippe Boucher-Belleville ou Jean-Joseph Girouard utiliseront le terme de «braves bonnets bleus» pour parler de leurs hommes. Après les «troubles de 1837-1838», l'association entre le bonnet bleu et

le mouvement insurrectionnel perdure. En 1842, Lucien Gagnon, un ardent patriote, sera enterré selon ses dernières volontés, c'est-à-dire coiffé de sa tuque bleue et vêtu de son habit en étoffe du pays. En 1849, le journal satirique *Punch in Canada* raille les vaincus par le terme de «blue night caps».



REBELLION LOSSES.

Cette caricature publiée dans le journal orangiste *Punch in Canada* dénonce les compensations offertes en 1849 aux victimes des répressions sauvages qui ont suivi les soulèvements de 1837-1838. Nous y voyons un veuf ravi de toucher plus d'argent qu'il n'espérait pour la perte de son épouse tuée par les zélés représentants de la reine Victoria. Oublions l'esprit vicieux de ce dessin, pour retenir l'écriteau portant la mention de «Bonnets Bleu du Nord» par allusion aux patriotes, qui selon les témoignages se coiffaient de préférence d'une tuque bleue. (BNQ)

Vingt-cinq ans après les événements, Pierre-Georges Boucher de Boucherville parle des «tuques bleues» pour désigner ses anciens compagnons d'armes, alors qu'en 1894, Sylvia Clapin relève encore que le terme de «tuque bleue» est le «nom dérisoire donné autrefois par les Anglo-Canadiens aux Canadiens français».

Une raison technique

La toison de nos moutons explique le lien entre le bonnet bleu et le mouvement patriote. Notre cheptel ovin produisait une laine de couleur grisâtre surnommée «Canadian grey» par les anglophones. Si ces fibres animales avaient été teintées en rouge, elles auraient produit des tuques d'un vilain brun. Cette laine se prêtait mieux à un bain de teinture d'une couleur plus sombre, comme le bleu. Déjà, en 1805, Sempronius

Stretton notait que l'étoffe faite au pays était «toujours» laissée à l'état naturel, c'est-à-dire le gris, ou alors teinte en bleu. Dès lors, on comprend mieux cette description de 1813 qui associe le bonnet bleu à des vêtements en étoffe du pays. Selon une enquête de 1827, la production de laine du pays était concentrée à 57 % dans le voisinage immédiat de Montréal, ce qui explique une plus grande fréquence de bonnets bleus dans cette partie du Bas-Canada. Les chefs patriotes exhortaient la population à boycotter les textiles anglais et à se vêtir de tissus domestiques. Cet appel sera suivi et conséquemment le bonnet bleu en «laine du pays» devenait «teinté» d'une sympathie pour le mouvement patriote. Cela ne fait pas pour autant du bonnet bleu l'équivalent du bonnet phrygien qui était le signe identitaire des sans-culottes. Nous en avons pour preuve une aquarelle de Jane Ellice nous montrant un patriote coiffé d'un bonnet bleu, un autre d'un bonnet rouge et le troisième d'un bonnet écossais! Par contre, nous pouvons affirmer que «les tuques bleues» dominaient suffisamment les rangs patriotes pour qu'elles deviennent étroitement associées à leur cause et cela tant par leurs chefs que par leurs opposants.

Une légende

Profitons de ce sujet pour corriger une légende tenace entourant la couleur des tuques. Cette légende trouve son origine dans les *Cours d'histoire du Canada* de l'abbé Jean-Baptiste-Antoine Ferland, publiés en 1865. Selon Ferland, au XVII^e siècle, «les bonnets des gens de la campagne étaient bleus dans le district de Montréal, tandis qu'ils étaient rouges dans celui de Québec et blancs autour des Trois-Rivières». Cette affirmation vaseuse sera reprise par une multitude d'auteurs imprudents dont Benjamin Sulte qui s'exclamera en 1882 : «Qui se serait attendu à voir le futur drapeau tricolore sur la tête des sujets de Louis XIV!» Cet enthousiasme cocardier est mis à plat par les archives notariales et judiciaires du Régime français. Ces documents nous confirment qu'en Nouvelle-France le bonnet rouge est porté par l'ensemble des habitants, peu importe leur répartition géographique. L'apparition de bonnets bleus, principalement dans la région de Montréal, est un phénomène du XIX^e siècle et les bonnets blancs des Trois-Rivières, une fabulation de l'abbé Ferland. ♦

Francis Back
duba@aei.ca